

## LE LABYRINTHE DE FRIEDRICH DÜRRENMATT

Jacques Le Rider, [Le Monde](#), 13 septembre 1982

***Dramaturge, romancier, essayiste, Friedrich Dürrenmatt s'intéresse surtout maintenant à la philosophie et à la peinture. Pour lui, le monde s'apparente à un labyrinthe dans lequel l'homme est, tour à tour, le Minotaure, Dédale et Thésée.***

FRIEDRICH Dürrenmatt, né à Konolfingen, dans le canton de Berne, en 1921, a très vite pris rang parmi les classiques étudiés dans les écoles et joués sur les scènes du monde entier.

***Pourtant cet auteur, dont les éditions Diogenes de Zurich ont publié en 1980 les œuvres en trente volumes, se plaît à dérouter son public par sa causticité, ses paradoxes et ses cocasseries. Il a triomphé au théâtre avec la Visite de la vieille dame (1956), les Physiciens (1962) ou Play Strindberg (1969), mais aussi dans le roman, avec le Juge et son bourreau (1952) ou la Panne (1956).***

***Dans les années 1970, Friedrich Dürrenmatt s'est surtout consacré à l'essai : sur Israël en 1975, sur Albert Einstein en 1979. En 1981, il a publié Stoffe (Sujets), un recueil magistral de philosophie, d'autobiographie et de fiction. Récemment, des expositions et des albums illustrés ont révélé un autre aspect de l'œuvre de Friedrich Dürrenmatt : ses dessins et ses peintures.***

***Sur la pente boisée qui surplombe Neuchâtel, Friedrich Dürrenmatt habite un véritable domaine, formé de plusieurs villas dans un grand jardin avec vue sur le lac. Son atelier se divise en trois niveaux : en haut, les chevalets et la peinture ; au rez-de-chaussée, le bureau et la bibliothèque de philosophie. On s'étonne de voir les livres de littérature relégués à la cave.***

Je ne lis presque pas de littérature, sauf quelques classiques. Il me semble que les véritables aventures intellectuelles ont lieu dans la philosophie. En ce moment, je m'intéresse à la logique et aux mathématiques, je lis Whitehead, mais je reviens toujours à mes auteurs préférés : Platon, Aristote, Descartes, Spinoza, Kant. On s'amuse autant que dans un roman et on apprend plus. Je regrette que des spécialistes rebutants mettent sous le boisseau les textes philosophiques et en détournent les lecteurs naïfs. Les meilleurs philosophes sont de grands enfants ! Platon se demande à un endroit : « *Pourquoi les hommes ont-ils des jambes ?* » Il répond : « *Parce que sinon leur tête roulerait comme une boule* »... Aristote est la crédulité personnifiée. Si un voyageur lui avait rapporté qu'en Inde on rencontre des hommes à six têtes il l'aurait cru. »

### ***Faut-il entendre que vous voulez renoncer à la littérature pour devenir philosophe ?***

Dans ses « *mythes* », Platon se révèle un des meilleurs narrateurs de tous les temps, un modèle pour les romanciers. Cela dit, il est bien vrai que je considère de plus en plus le roman comme du temps perdu. Au début de ma vie, j'ai écrit des romans policiers, et je ne les renie pas. Mais je me sentirais incapable d'en écrire d'autres à présent. Je travaille à une « *Dramaturgie des idées* ». Je voudrais montrer comment une vision, d'abord peu vraisemblable et invérifiable, devient peu à peu théorie.

Démocrite, Épicure, Lucrèce ont eu l'intuition de l'atome. Et aujourd'hui, à l'heure des centrales atomiques, la science physique reste hantée par la vision d'une particule ultime. Une œuvre se développe de la même façon. Mon dernier livre, *Sujets*, raconte l'histoire de mes œuvres qui n'ont été que des variations sur quelques visions que j'ai constamment cherché à exprimer, sans y arriver jamais définitivement. Par exemple, la vision du monde comme labyrinthe.

### **LE CARNAGE, COMME PRÉVU**

***Vous résumez vos conceptions successives du monde-labyrinthe en vous identifiant au Minotaure, puis à ses victimes, puis à Dédale, puis à Thésée...***

A l'heure de votre éveil au monde, vous vous sentez un frère du Minotaure qu'on a enfermé dans le labyrinthe, sa prison, et qui cherche toute sa vie la sortie, sans la trouver, et que la rage et le désespoir rendent féroce. Ou bien vous vous identifiez aux jeunes hommes et aux jeunes filles qu'une bizarre loi envoie à la mort dans le labyrinthe. Qui sait d'ailleurs si ces victimes rencontrent jamais leur bourreau, le Minotaure ? Le dédale a tant de détours... Le Minotaure est déjà mort, peut-être... A-t-il même existé ? Mais vous entrez dans le labyrinthe, et la première personne que vous rencontrez au coin d'une galerie, vous la prenez pour votre assassin, vous lui tirez dessus, elle vous tire dessus, car elle aussi a peur de vous, et même si le Minotaure n'existe pas, le carnage a lieu comme prévu.

Puis un jour, vous prenez la mesure de votre existence et de votre parcours, et avec des mots, ou en dessinant, vous reconstituez votre prison. Vous êtes devenu Dédale, l'architecte du labyrinthe. Et lorsque

vous reprenez votre marche, peut-être avec un courage nouveau, vous avancez comme Thésée, non plus en victime affolée, mais en toute lucidité.

***Votre réflexion se nourrit de mythologie et de science moderne. Voilà une synthèse qui paraît paradoxale.***

Le mythe naît lorsque l'absurdité du monde n'arrive à s'exprimer que par des images. Les systèmes scientifiques cherchent à rationaliser le monde, mais n'y arrivent jamais complètement. Dans mon essai sur Albert Einstein, j'ai montré que la physique moderne avait donné une image nouvelle du destin.

On peut se représenter le monde comme un jeu d'échecs entre le Bien et le Mal, où les humains servent de pions. Une partie interminable, sans victoires possibles, car les deux joueurs sont de même force. Ou bien on se représente le monde comme une partie d'échecs où les pions humains jouent eux-mêmes, sous la surveillance du dieu-arbitre. Il y a les joueurs bons et les joueurs mauvais. Pour Spinoza enfin, Dieu joue seul contre lui-même, selon des règles qu'il a lui-même édictées.

### **THÉÂTRE DU GROTESQUE**

Einstein, qui se réclamait de Spinoza, a dit : « *Dieu ne joue pas aux dés, il joue aux échecs.* » Le jeu d'échecs obéit à des règles logiques dont l'ensemble est en soi arbitraire. La science montre qu'aucun phénomène n'enfreint les règles. Mais chaque phénomène oblige l'homme à reconstruire de fond en comble le jeu de Dieu, chaque coup de Dieu est une surprise que la science finit par expliquer logiquement. Mais pour les pions, pour les noirs aux prises avec les blancs, le plan de bataille reste confus, imprévisible, série de hasards et de catastrophes.

***On vous définit souvent comme un maître du « théâtre de l'absurde ». Vos pièces sont-elles l'application de cette vision du monde que vous venez d'esquisser ?***

Lorsqu'il m'arrivait de travailler à Paris, je voyais souvent Ionesco, avec qui je m'entends personnellement très bien. Après une première de *la Visite de la vieille dame*, il m'a fait un compliment ambigu. Il m'a dit ; « *Après ça, vous pouvez vous arrêter d'écrire des pièces.* » Soit dit en passant, je pense que Ionesco aurait dû s'arrêter après *Rhinocéros*...

Je n'aime pas l'expression « *théâtre de l'absurde* ». Je dirais plutôt : théâtre du grotesque et du paradoxe. Je démasque la logique en train de devenir contradictoire. D'ailleurs, le philosophe Gödel a montré l'impossibilité d'une pensée systématique dépourvue de contradiction.

***A l'époque où vous composiez vos premières pièces, l'exemple de Bertolt Brecht semblait incontournable. L'avez-vous accepté ?***

Au Livre III de *la République*. Platon condamne l'art d'Homère, qui crée l'illusion que ce n'est pas le poète qui parle, mais bien son personnage. Et Platon conclut : « *Il nous faut un conteur plus austère qui conformerait son langage au plan d'éducation de nos guerriers.* » Brecht, avec sa fameuse « *distanciation* », n'ajoute rien de nouveau.

Ma conception se situe aux antipodes de Platon et de Brecht. Je veux qu'on oublie qu'on est au théâtre et qu'on parle naturellement. Que le spectateur puisse se projeter sur l'acteur, et confondre son existence avec celle du personnage. L'émotion d'abord. Le pire des spectateurs, c'est le critique, car il est un « *distancié professionnel* ». J'introduis une sorte de distanciation dans mes pièces au moment du retournement inattendu qui bouleverse les attentes du spectateur, et qui remet en question sa vision du monde.

***Pour beaucoup, vous êtes « l'auteur de la Visite de la vieille dame ». Que pensez-vous de cette œuvre, un quart de siècle après ?***

Il faut refouler et oublier ce qu'on a écrit pour pouvoir continuer à écrire. La version de *la Visite de la vieille dame* que vous trouvez dans l'édition de 1980 a été partiellement remaniée. Je ne pourrais plus l'écrire aujourd'hui comme en 1956. Chaque mise en scène m'amène à modifier mon texte, à le perfectionner. Ce qui m'intéresse dans le métier de dramaturge, c'est le travail de mise en scène. Les bons acteurs m'ont énormément appris. Mais, aujourd'hui, je ne vais presque plus jamais au théâtre. D'abord parce que, pour créer sur la scène, il vaut mieux rester naïf, se soustraire aux influences et aux modes. Et puis parce que le théâtre d'aujourd'hui ne me plaît pas.

Ma situation me permet désormais d'écrire de moins en moins pour le public, et de plus en plus pour moi-même. Je fais moins de théâtre, comme un peintre fresquistes à qui les murs viennent à manquer. Je ne vois plus d'acteurs, hormis quelques-uns, avec lesquels j'aimerais entreprendre un travail d'équipe. Les meilleurs acteurs jouent maintenant au cinéma. La dernière représentation de *la Visite de la vieille dame*, que j'ai vue à Essen, m'a horrifié. Les mises en scène des autres me consternent à tous les coups.

## JE VIVAIS SUR UNE ÎLE

**Quand on vous parle littérature, vous répondez philosophie, quand on évoque le théâtre, vous prenez vos distances, parfois même vous vous définissez comme un peintre par vocation qui serait entré en littérature par hasard...**

Je me situe du côté de Voltaire, ou de son équivalent allemand, G.E. Lessing. Protéiforme... J'ai travaillé pour le cinéma, la télévision, la radio, au début de ma vie pour les journaux. C'est vrai, je voulais devenir peintre, et je me consacre à la peinture par intermittences. Dans ces moments-là, j'abandonne complètement l'écriture. Ce sont comme les périodes d'une femme.

Je me sens à côté de mon rôle d'écrivain. Comme si la littérature n'était qu'un métier, voire un hobby. Au début, j'écrivais uniquement pour gagner de l'argent. J'ai passé ma vie à improviser. Les travaux de commande, conférences, essais, etc., je ne m'en acquitte qu'à la dernière minute. Éventuellement, je remanie plus tard. Je ne suis pas un auteur qui multiplie les esquisses préparatoires.

**On vous classe couramment parmi les « écrivains suisses », et on associe votre nom à celui de Max Frisch. Qu'en pensez-vous ?**

Je suis un vrai Suisse, pas de doute là-dessus ! Ma langue natale est le bernois, l'allemand est pour moi artificiel. Mais il n'y a pas de littératures nationales. Je vis à Neuchâtel pour avoir ma tranquillité, mais je reste isolé, sans contact avec une quelconque littérature suisse. Je ne vois aucune tradition suisse qui aurait compté pour moi.

Cela dit, les années d'adolescence ont leur importance. J'ai eu vingt ans pendant la guerre. La Suisse restait au-dehors des catastrophes, sans qu'on sache très bien si elle était une prison ou une usine travaillant pour Hitler. Je vivais sur une île, ou sur un radeau emporté au fil de l'eau. J'observais au loin le crépuscule des dieux, comme un spectateur. De là sans doute ma vision de l'histoire comme farce épouvantable et grotesque.

Vous me parlez de Frisch, que je considère comme un vieil ami, mais qui m'en veut parce que j'ai dit des méchancetés sur lui, encore dernièrement dans une interview publiée à mon insu dans **Playboy** (j'avais un peu trop bu ce soir-là !). Frisch et moi, comme Castor et Pollux, nous n'avons rien à voir l'un avec l'autre, mais tout le monde nous associe. Frisch écrit le genre de littérature qui ne m'intéresse pas : une littérature pour la littérature. Frisch, lui, est typiquement suisse, parce qu'il ne cesse de s'apitoyer sur lui-même. Moi, je ne tiens pas de journal intime. Mon journal, ce sont mes œuvres.

**Après ce jugement péremptoire, peut-on vous demander de préciser ce que appelez de la bonne littérature ?**

Je parle de mes goûts et je me garde de tout jugement général ! Les romans à la Frisch, à la Böll ou à la Grass me paraissent oiseux. Le seul romancier allemand de génie est Fontane. Je ne lis presque plus de romanciers, sauf de vieux maîtres comme Jean-Paul, ou de grands manieurs d'idées, comme Joyce et Musil. Je vous l'aie dit, il n'y a plus que les aventures d'idées qui m'intéressent.

## BIENTÔT LA FIN DU MONDE

**Vous avez écrit en 1975 un essai sur Israël, un plaidoyer passionné en faveur de l'État juif. Quelles réflexions vous inspirent les événements actuels au Liban ?**

Je ne pourrais plus écrire ce livre à présent. Israël est devenu un État comme les autres, aussi contestable que les autres. C'est consternant, comme l'enterrement d'une idée. Les Israéliens ont perdu leur supériorité morale. Ils ne pourront plus sans hypocrisie évoquer Auschwitz, puisqu'ils emploient contre les Palestiniens des méthodes dignes de la Gestapo.

**Vous considérez le conformisme intellectuel comme un grand danger et vous vous méfiez de l'engagement. Pourtant, vous écrivez que toute œuvre est politique.**

L'engagement requiert une bonne dose de naïveté et implique de graves erreurs. Voulez-vous que je milite avec les pacifistes ? Ils conduisent en fait tout droit à la troisième guerre mondiale. Voulez-vous que je soutienne les écologistes ? Ils confondent une centrale nucléaire avec une bombe atomique. C'est grotesque. Ce qui m'étonne le plus, c'est que la fin du monde ne soit pas encore arrivée. Mais elle viendra, c'est sûr. Au plus tard dans un billion d'années, selon les prévisions des astrophysiciens.

Je l'ai écrit et je le répète : chez les antisémites, je suis juif, chez les antéchrists, chrétien, les antimarxistes, marxiste, chez les marxistes, antimarxiste... Je veux déranger, inquiéter, détruire les idées toutes faites, attaquer les pouvoirs. Mais j'ai horreur de délivrer des « messages ».